



Regards pluriels sur un format singulier



- [En Court](#)
- [Un fil, un format](#)
- [Equipe](#)
- [F@C](#)
- [Partenaires](#)
- [Contact](#)
- [Newsletter](#)

Recherche



[En Court](#) » [Reportages](#)

## Brive 2014, compte rendu

29 avril 2014 122 vues 0 Commentaire

La onzième édition des Rencontres du moyen-métrage de Brive s'est achevée le 13 avril dernier au terme de cinq jours de festival bien remplis. La compétition européenne, les rétrospectives et autres projections parallèles, le workshop de pitch ont émaillé ces quelques journées de (re)découvertes, de surprises, de déceptions et de promesses.

Le festival de Brive a acquis, en dix ans d'existence, le statut de catalyseur et de révélateur des jeunes talents du cinéma français. Force est de constater que nombre d'auteurs remarquables y ont fait leurs gammes, profitant de la fidélité des sélectionneurs pour présenter au fil des ans leurs premières réalisations. Justine Triet, Arthur Harari, Sébastien Betbeder, Shanti Masud ou encore Yann Gonzalez, cinéastes aujourd'hui passés au long-métrage pour la plus part, se sont auparavant approprié ce format un peu ingrat mais follement libérateur qu'est le moyen-métrage pour expérimenter, chercher de nouvelles formes et proposer des films singuliers.



© Marc-Antoine Vaugeois

### La compétition

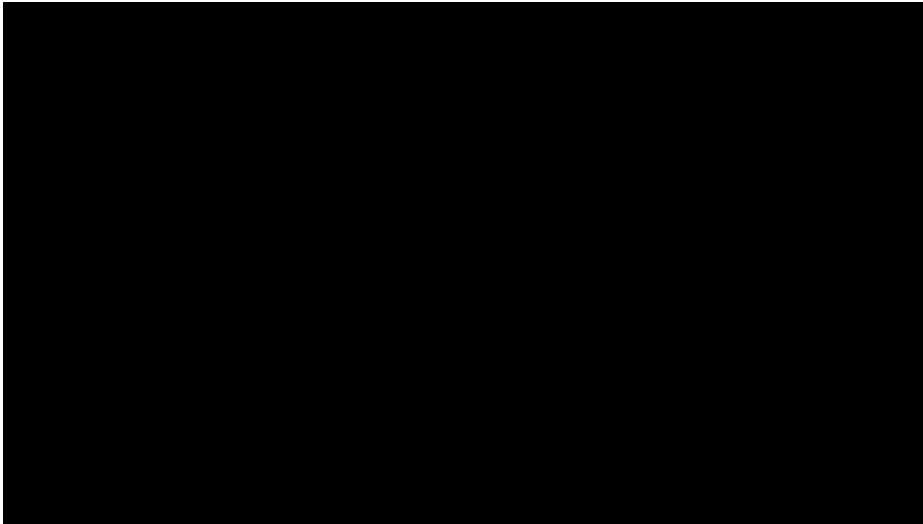
Cette année, certains habitués étaient de retour (Shanti Masud avec « Métamorphoses », Arthur Harari avec « Peine perdue ») au milieu de nouveaux arrivants. Parmi eux, quelques têtes déjà connues de Format Court ([Karim Moussaoui](#) et son film « [Les Jours d'avant](#) », reparti du festival avec deux mentions, Pagel G. Vesnakov et son « [Pride](#) », lauréat du Grand Prix Europe), et d'autres découvertes plus ou moins heureuses. De cette compétition européenne de moyens-métrages, que retient-on ? Si l'on peut effectivement vanter l'éclectisme de la sélection des films en compétition, jonglant allègrement entre les genres (drame, comédie, fantastique, film social, de reconstitution...) et les dispositifs (fiction, documentaire), on constate qu'elle inventorie également certaines tendances plus ou moins néfastes de la production de courts-métrages.

Passons donc rapidement sur « Sunny » de Barbara Ott, le film social post-Dardenne dont la paresse formelle (caméra à l'épaule dédouanant la cinéaste de toute question de regard et de mise en scène) dispute au sensationnalisme de son sujet (les tribulations d'un jeune père irresponsable) un opportunisme franchement malsain. Dans un autre registre, « KK » de Victor Ericsson ne valait pas beaucoup mieux, en privilégiant une photographie léchée et des cadres publicitaires pour enrober d'un emballage clean son histoire d'adolescents suédois jouant à touche-pipi le temps des vacances d'été. Dans un cas comme dans l'autre, les cinéastes se prémunissent de la moindre prise de risques vis-à-vis de leurs sujets, adoptant des partis pris de mise en scène passe-partout leur permettant de filmer n'importe quoi à peu près n'importe comment (le naturalisme tremblé droit dans ses bottes pour l'un, la fausse pudeur enveloppée dans de la joliesse pour l'autre).



La palme du laisser-aller et de la fausse subversion revient néanmoins au film de Jean-Christophe Meurisse, « Il est des nôtres », reparti avec le Prix Ciné + et le Prix du Jury Jeunes. Le metteur en scène attiré de la troupe des Chiens de Navarre tente d'adapter son dispositif théâtral au cinéma, reconduisant un travail sur l'improvisation avec son groupe d'acteurs fétiches réunis autour de la figure de Thomas de Pourquery, musicien marginal installé dans un entrepôt à l'écart de la ville. Il en résulte une succession de scènes déconnectées les unes des autres, égrainées le long d'un fil narratif ténu suivant le déroulé d'une soirée où sont réunis dans la caravane de Thomas une bande de freaks sociaux, petits bourgeois profitant de leur isolement pour babiller sans discontinuer avant de se livrer à des jeux régressifs. L'ennui, c'est que même les acteurs donnent l'impression d'avoir lâché l'affaire, car pris au piège du dispositif, leur jeu se résume à celui qui parlera le plus fort et tirera la couverture à lui. Que reste-t-il, alors ? Une connivence perverse avec le spectateur, invité à se laisser aller comme les comédiens à ses pulsions les plus triviales, les plus régressives, à étaler ses réflexions insignifiantes et ses couilles sur la table. Le réalisateur cite Buñuel et Korine comme références. Tristesse de constater que l'horizon atteint est plus proche des franchouillardises filmées de la troupe du Splendid. « Les bronzés jouent aux cannibales ».

Heureusement, au laisser-aller et à l'opportunisme de certains films, répondaient des œuvres de cinéastes rigoureux, plus soucieux de trouver l'harmonie dans la mise en scène et dans l'écriture.



C'est le cas notamment de « Mahjong », surprenante variation autour des codes du film noir réalisé par le couple de réalisateurs portugais Joao Pedro Rodrigues et Joao Guerra da Mata. En réduisant l'intrigue policière à une peau de chagrin (un homme en costume arpente le plus grand Chinatown du Portugal à la recherche d'indices), les cinéastes procèdent d'une économie savante, distillant à des endroits stratégiques de multiples signes constituant progressivement sinon une fiction, un cadre suffisamment large pour accueillir l'étrangeté de la ville de Varziela. La seule séquence d'introduction donne la mesure des possibilités du dispositif : le héros fait une ronde au volant de sa voiture à travers les rues du township, intégralement filmé en plans-séquences derrière le pare-brise du véhicule. La longueur des plans, leur force contemplative emplit la scène d'une tension dramatique en même temps que se dessine une cartographie de la ville. Le récit, construit comme un jeu de piste qui ne mène nulle-part, nous ballade à travers les lieux communs du genre (une femme disparue, des mafieux, une filature...) et les décors incongrus de Varziela pour un trajet ludique en terres portugaises.

Un autre couple de réalisateurs, français cette fois, avait réalisé un film jumeau de « Mahjong » : [Caroline Poggi et Jonathan Vinel](#), les benjamins de la compétition, venus présenter leur première co-réalisation, le très prisé « Tant qu'il nous reste des fusils à pompes ». Changement de cap, c'est à Bouloc (le village natale de Vinel) que les jeunes cinéastes ont posé leur caméra. De la même manière que pour le couple Rodrigues/Guerra da Mata, c'est en procédant par soustraction que Vinel et Poggi construisent leur fiction. En vidant les rues et les jardins du petit village pavillonnaire avant d'y placer leurs protagonistes, à savoir deux frères faisant face à la perte de leur meilleur ami, les cinéastes réorganisent l'espace et injectent à l'intérieur un imaginaire emprunté au cinéma américain (celui de Gus Van Sant et d'Harmony Korine) et aux jeux-vidéos. Un spleen adolescent traverse le film, charriant avec lui des obsessions qui laissent augurer la redite (la perte, le détachement, l'envie de suicide...). Il n'en est rien. Grâce à une sorte de miracle plastique, le film tient debout tout seul et gagne lui aussi sur le terrain du réenchantement.



Cliquez sur l'image pour visionner un extrait du film

Comme antidotes à la grisaille qui imprégnait la majorité des films de la sélection, nous pouvons également citer le détonnant « Ennui, Ennui » de Gabriel Abrantes, film foutraque et imparfait (donc attachant) traversé de visions surréalistes (la scène d'ouverture dans le bureau d'Obama, le drone militaire pris d'états d'âmes ou encore l'incroyable scène de sexe entre Laetitia Dosch et un bédouin). Citons également le très beau « Métamorphoses » de Shanti Masud et sa succession de portraits d'hommes et de femmes guidés par leurs sentiments vers une transformation en créatures fantastiques. À ces visages contrit de désirs, éructant de colère ou crachant une bile haineuse à l'encontre d'un amant invisible, répond le vide de l'espace infini, seul réceptacle capable d'accueillir ce flot de paroles puissantes. On n'a pas vu cette année de vision plus romantique à Brive, excepté peut-être la délicate et sensuelle ronde des désirs organisé par Arthur Harari dans son magnifique « Peine perdue », lauréat du Prix Format Court sur lequel nous reviendrons bientôt (et qui sera projeté au Studio des Ursulines, en présence de l'équipe, le [jeudi 8 mai 2014](#)).

### **Le workshop de pitch**

Pour la deuxième année consécutive, le festival a organisé un workshop de pitch réunissant huit participants placés sous la tutelle des réalisatrices Dorothee Lachaud et Pauline Racine. Ils disposaient de deux jours pour préparer chacun un oral de sept minutes présentant leurs projets de moyen-métrage à une assemblée de professionnels (producteurs, représentants de région...). Cet exercice difficile, visiblement douloureux pour certains, a néanmoins eu le mérite de présenter quelques projets singuliers et prometteurs. Celui d'Hubert Viel par exemple, de retour à Brive un an après sa récolte de prix avec le film « Artémis, cœur d'artichaut ». Son nouveau projet, mélange improbable entre « Princess Bride », « Bugsy Malone » et « Les contes de Canterbury » pose une fois de plus un pari curieux : mettre en scène le Moyen-Âge comme âge d'or du féminisme. Gageons que le résultat sera à la hauteur de la dinguerie du concept.



© Marc-Antoine Vaugois

Une jeune réalisatrice, Doris Lanzmann, a également fait sensation avec son projet doté du titre le plus accrocheur de l'atelier : « Royan la Rage ». Une fiction conçue à partir de la fascination de la jeune cinéaste pour un phénomène internet déroutant : celui des dominatrices financières, comprenez des jeunes femmes instaurant des jeux de soumission avec leurs clients par webcams interposées. Le projet, au scénario très ambitieux, est actuellement en recherche de financements.

### **Du côté des rétrospectives**



Pour conclure, un petit tour d'horizons des rétrospectives proposées par le festival de Brive cette année. On se souvient des films d'Agnès Varda et de Koji Wakamatsu qui ont fait se déplacer de nombreux festivaliers dans les salles. Il y avait également un programme de courts-métrages suisses, réunissant des classiques du genre. À Format Court, nous avons retenu deux courts-métrages rares : « Daïnah la métisse » et « Le 6 juin à l'aube » de Jean Grémillon, cinéaste français fondamental des années 30.

Le premier film est une fiction tournée en 1931 qui suit les mésaventures de Daïnah, une belle métisse courtisée par les bourgeois et les marins du bateau sur lequel elle fait croisière en compagnie de son époux. Le film, d'une inventivité formelle ahurissante et d'une insolence folle, rappelle que les années 30 constituaient un âge d'or du cinéma français, ouvert à la poésie et à la fantaisie des auteurs. En filmant le destin tragique de Daïnah, Grémillon raconte le racisme, la frigidité de la bourgeoisie et les rapports de jalousie et de désir qui empoisonnent le cœur des hommes. Une merveille qui n'as pas pris une ride.

Le second film, en apparence plus classique, retrace minutieusement le déroulement de l'opération Overlord lors du débarquement des troupes américaines en Normandie. À l'aide de séquences animées sur une carte de la France, Grémillon filme la dévoration d'une terre par les ravages de la guerre, insérant des images d'archives rendant compte des scènes de désolation dans laquelle se trouvaient les victimes des bombardements. Le film atteint son acmé dans les séquences documentaires mises en scène par Grémillon lui-même, lorsqu'il va à la rencontre des survivants tentant de reconstruire un semblant d'existence au milieu des décombres. Une scène suffit : un professeur d'école, entouré de ses élèves, donne un cours de géographie dans les ruines d'un village. Leur terre, détruite, défigurée à jamais, reste leur terre. Magistral.

[Marc-Antoine Vaugois](#)

[Partageons l'info...](#) **Réagissez à cet article !**

Nom (obligatoire)

E-mail (ne sera pas publié) (obligatoire)

Votre site (facultatif)

Personnalisez votre commentaire, à l'aide de [Gravatar](#).

## Des mots, des clefs



## Catégories

- [Actualités](#)
- [Coin DVD](#)
- [Critiques](#)
- [Edito](#)
- [Film Reviews \(ENG\)](#)
- [Films de Z à A](#)
- [Focus](#)
- [Interviews](#)
- [Non classé](#)
- [Portfolios](#)
- [Reportages](#)

Propulsé par [WordPress](#) | [Entries \(RSS\)](#) | [Comments \(RSS\)](#) | [Arthemias](#) thème par [Michael Hutagalung](#) & modifié par [Electronic Illusions - Webdesign Bruxelles](#)



Regards pluriels sur un format singulier



- [En Court](#)
- [Un fil, un format](#)
- [Equipe](#)
- [F@C](#)
- [Partenaires](#)
- [Contact](#)
- [Newsletter](#)

Recherche



[En Court](#) » [Interviews](#)

## Sébastien Bailly : « L'intermédiaire 30 à 60 minutes est aujourd'hui le plus grand espace de liberté artistique pour les cinéastes »

16 avril 2014 173 vues 0 Commentaire

Sébastien Bailly a créé les Rencontres du Moyen Métrage de Brive en 2004 avec la réalisatrice Katell Quillévéré (« Un poison violent », « Suzanne »). Depuis dix ans, il assure la fonction de Délégué général du festival. En parallèle, il a réalisé des courts et moyens métrages remarquables, comme « Douce » en 2011 et plus récemment « Où je mets ma pudeur » qui connaît un beau parcours en festivals. Après cette onzième édition du festival de Brive (8-13 avril 2014), il cédera sa place à un nouveau délégué. Il revient avec nous sur ces dix années de travail, sur sa vision du moyen métrage et sur ses nouveaux projets.



**Tu as occupé la fonction de Délégué général du Festival de Brive durant dix ans, depuis sa création en 2004. En quoi consistait ton travail ?**

Je m'occupais de la sélection des films de la compétition, de la composition des rétrospectives proposées pendant le festival, de la constitution des tables rondes et de la programmation du ciné-concert. Durant le festival, mon rôle consistait à accueillir les réalisateurs, à les accompagner dans leur rencontre avec le public en animant les débats, fonction que j'ai assumée durant dix ans. À l'origine de la création du festival, il y a eu cette forte volonté de faire se rencontrer les cinéastes avec le public, de créer du lien.

**Tu as fondé le festival avec la réalisatrice la réalisatrice Katell Quillévéré en 2004, avec la volonté de mettre en avant ce format un peu « bâtard » qu'est le moyen métrage, des films qui rencontrent rarement le public et circulent difficilement dans les festivals de courts métrages. Quelles sont les spécificités du moyen métrage selon toi ?**

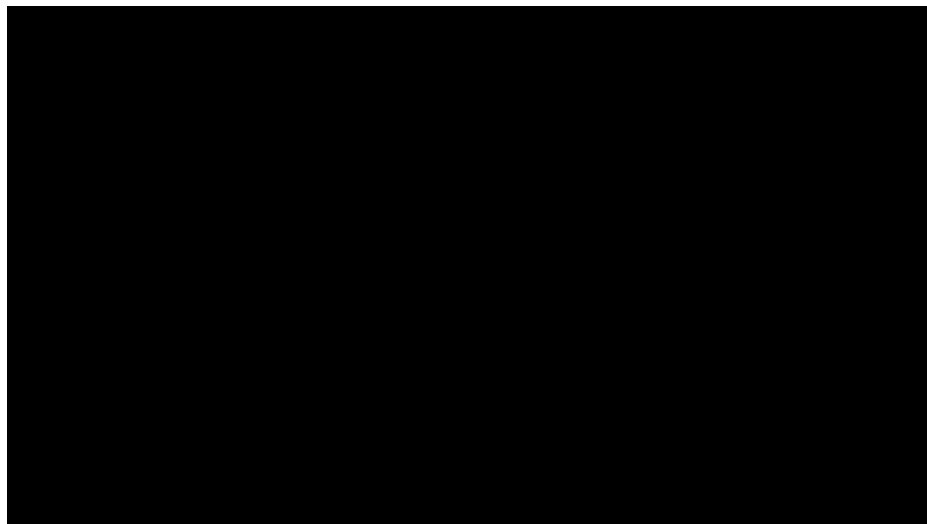
À l'époque, nous avons fait le constat que les films qui nous intéressaient le plus étaient des films longs, dans lequel les réalisateurs prenaient le temps de s'intéresser à des sujets complexes, de développer des personnages et de déployer leur mise en scène. On a créé le festival pour montrer ces films dans de bonnes conditions car les spectateurs ont rarement l'occasion de les apprécier pleinement dans les festivals plus classiques. Passer d'un film de dix minutes à un film de cinquante minutes dans un même programme peut déstabiliser et empêcher le spectateur d'accueillir la forme et la durée spécifique du moyen métrage.



Ces films nous intéressent aussi parce qu'ils sont plus libres, ils ne sont pas soumis à la pression du marché, aux contraintes d'une sortie en salles. Je pense que l'intermédiaire 30 à 60 minutes est aujourd'hui le plus grand espace de liberté artistique pour les cinéastes. Ça s'est manifesté lorsque sont arrivés des films comme « La vie des morts » d'Arnaud Desplechin, « La brèche de Roland » des frères Larrieu, « Ce vieux rêve qui bouge » d'Alain Guiraudie... Des films marquants qui ont révélé des réalisateurs importants. Nous étions convaincus en 2004 que d'autres films de ce format allaient arriver et nous faire découvrir de nouveaux auteurs. Nous avons ainsi aidé et accompagné avec bienveillance l'émergence de cinéastes comme Arthur Harari, Justine Triet, Sébastien Betbeder, Mikhaël Hers, Shanti Masud, Lucie Borleteau, Yann Gonzalez, Virgil Vernier... Nous mettons un point d'honneur à ce que leur talent soit mis en valeur et présenté dans les meilleures conditions.

**Tu évoques les cinéastes français qui sont passés par le festival, mais vous montrez également des films issus d'autres pays d'Europe. Aviez-vous dès le départ cette envie de proposer une sélection de films étrangers ?**

L'envie était bien présente, mais lorsque nous avons créé le festival nous ne disposions pas d'un budget suffisant pour accueillir des films étrangers et leurs auteurs. On a commencé par proposer une sélection de films français qui est rapidement devenue francophone. C'est à partir de la septième édition que la compétition est devenue européenne.





**Parmi les cinéastes qui ont été découverts et suivis par le festival de Brive, y a-t-il un auteur/ réalisateur en particulier qui t'ait marqué et dont tu es fier d'avoir montré le travail ?**

Un des plaisirs de ce métier, c'est lorsqu'au milieu d'une pile de 500 DVD reçus en moyenne chaque année, tu tombes sur un film comme « [Un monde sans femmes](#) » de Guillaume Brac dont je ne connaissais ni le parcours ni le travail à l'époque. On se retrouve devant un film d'une apparente simplicité qui, en premier lieu, a le mérite de ne pas chercher à en mettre plein la vue. Le cinéaste parvient à mettre en place un récit assez complexe tout en restant accessible, ce qui constitue un tour de force remarquable. Il fallait mettre en avant ce film car il aurait pu passer inaperçu dans d'autres festivals.

Le premier moyen métrage de Justine Triet, « Sur place », fut pour nous une autre découverte importante. Encore une fois, c'est un film qui ne joue pas sur la séduction, qui demande à être reçu dans sa pleine durée pour comprendre la démarche de la réalisatrice. Il faut accepter de travailler avec le film, de s'en imprégner pour saisir la force et l'intelligence de son dispositif. En règle générale, nous sommes heureux lorsque l'on réussit à extraire une pépite de ce gigantesque tas de sable, mais cela exige des sélectionneurs, une attention et une ouverture suffisante pour se laisser surprendre.

Capture d'écran 2014-04-16 à 18.49.11



« Sur place »

**Te méfies-tu de la séduction des films, de ceux qui succombent aux effets de mode lorsque tu sélectionnes les moyens métrages de la compétition ?**

C'est en effet quelque chose que j'essaie de fuir, comme spectateur et comme sélectionneur, même si je peux reconnaître le talent et l'intelligence de certains cinéastes qui profitent des opportunités de l'époque pour s'emparer de thèmes et de formes séduisantes. Mais je pense qu'il faut être également sensible aux auteurs qui proposent des films « hors-temps », un peu inusables, comme ceux d'Arthur Harari par exemple (« La Main sur la gueule », « Peine perdue », Prix Format Court au Festival de Brive 2014) . Je pense que par leur aspect intemporel, ses films vieilliront bien.

Lorsque je visionne un film, j'essaie de comprendre le projet du cinéaste en acceptant les forces et les faiblesses du résultat final. Je suis plus sensible au travail d'un cinéaste aventureux qui prend des risques par le choix de son sujet ou dans la manière de le mettre en scène. Les films sages, lisses, qui empruntent des chemins balisés ou traitent de sujets bateaux ne m'intéressent pas. Je ne rejette cependant pas les réalisateurs qui ont recours à une mise en scène classique pour raconter leurs histoires, bien au contraire. S'ils manient les codes avec intelligence et maîtrise, des films magnifiques peuvent émerger. Aujourd'hui, le dispositif prévaut parce que l'époque exige des formes inédites, plus excitantes. Mais les cinéastes ne se montrent pas toujours à la hauteur de leurs propositions et peuvent réaliser des films qui tournent rapidement dans le vide.



« La Main sur la gueule »

**Après cette dernière édition, tu ne seras plus Délégué général du festival. Est-ce pour consacrer plus de temps à ton activité de réalisateur ou penses-tu proposer tes services à d'autres festivals, sous une autre forme ?**

Ni moi ni Katell n'avions à la base le désir ni la vocation de créer un festival de cinéma. On l'a fait parce que l'on ressentait un vide qu'il fallait réparer, par amour du cinéma, pour aider de jeunes cinéastes. C'est une démarche profondément généreuse. J'ai consacré beaucoup de mon temps à d'autres, avec à chaque fois du plaisir et une reconnaissance partagée. Aujourd'hui, j'ai envie de me consacrer à mes projets de films. C'est une décision mûrement réfléchie que j'ai prise il y a un an déjà. Je me sens à présent capable d'assumer des envies profondes, comme celle de réaliser un long-métrage. J'ai envie d'écrire, de tourner rapidement quelque chose. J'ai besoin de parier là dessus, même si cela implique de prendre un risque. Je ne veux pas avoir de regrets.

[Marc-Antoine Vaugeois](#)

[Partageons l'info...](#) **Réagissez à cet article !**

Nom (obligatoire)

E-mail (ne sera pas publié) (obligatoire)

Votre site (facultatif)

Personnalisez votre commentaire, à l'aide de [Gravatar](#).

**Peine perdue d'Arthur Harari, Prix Format Court au Festival de Brive**



## Des mots, des clefs

Échec de module

## Catégories

- [Actualités](#)
- [Coin DVD](#)
- [Critiques](#)
- [Edito](#)
- [Film Reviews \(ENG\)](#)
- [Films de Z à A](#)
- [Focus](#)
- [Interviews](#)
- [Non classé](#)
- [Portfolios](#)
- [Reportages](#)

Propulsé par [WordPress](#) | [Entries \(RSS\)](#) | [Comments \(RSS\)](#) | [Arthemis](#) thème par [Michael Hutagalung](#) & modifié par [Electronic Illusions - Webdesign Bruxelles](#)